

et si j'étais libre encore de suivre les sentiments de mon cœur...

—Libre ! s'écria Richard ; quoi donc ! n'êtes-vous pas libre ?

—Ce n'est pas ce que j'ai voulu dire, répliqua la pauvre enfant en s'apercevant qu'elle s'était fourvoyée ; mais des motifs sérieux, sur lesquels il ne m'est malheureusement pas permis de m'expliquer.

—Que signifie tout cela, mademoiselle ? demanda madame Brissot, chez qui l'impatience commençait à remplacer l'étonnement et la pitié ; dites-nous ces motifs qui n'existaient pas hier au soir, et qui sont devenus si impérieux ce matin ; dites-les, Clara, je vous l'ordonne.

—Je vous en conjure, ma mère, ne me pressez pas davantage. Je ne peux pas, je ne dois pas vous apprendre à quel sentiment j'obéis en ne répondant pas à vos questions... Et vous, monsieur Richard, n'insistez plus pour connaître les causes de mon silence.

—Soit, miss Clara, répondit le jeune magistrat avec effort ; je ne veux pas plus longtemps vous mettre à la torture, et j'aime à croire que les motifs dont il s'agit ont toute l'importance que vous leur attribuez... Je joindrai donc mes prières aux vôtres pour que madame votre mère respecte désormais le secret de votre conscience... Seulement, miss Clara, je vous supplie de me dire si cette détermination est irrévocable, ou bien si plus tard, certaines circonstances ayant changé, je serai encore en droit d'espérer...

—Peut-être, répliqua Clara d'un air pensif.

—Que dites-vous ? s'écria Richard dont la belle et noble figure s'épanouit de nouveau, il serait possible que vous revinsiez un jour sur cette décision qui me navre ?

—Je n'ose l'affirmer, mais peut-être ne subirai-je pas longtemps l'inexorable nécessité à laquelle j'obéis.

—Ah ! voilà une parole qui me rend le courage... Eh bien ! miss Clara, quel terme croyez-vous pouvoir assigner à mes incertitudes, à mes angoisses ?

—Que sais-je ? peut-être demain, peut-être ce soir, serai-je redevenue maîtresse de moi-même. Dans tous les cas, d'ici à trois mois, mon sort, quel qu'il soit, sera sûrement décidé... Jusque-là, je vous en conjure encore une fois l'un et l'autre, ne m'imposez pas, en me questionnant, un douloureux supplice...

—Du moins, miss Clara, me sera-t-il permis de vous voir comme par le passé ? M'interdirez-vous désormais des visites auxquelles j'attache tant de prix ?

—Revenez, monsieur Richard, si tel est votre désir ; et cependant, eu égard à l'incertitude des événements, il serait peut-être plus sage, dans notre intérêt à tous deux... Mais je suis à bout de forces... ayez pitié de moi !

Et la malheureuse fille, épuisée par ces émotions successives, perdit connaissance entre les bras de sa mère.

Le lendemain, tout avait repris dans la maison son aspect accoutumé ; seulement Clara était très-pâle et ses fraîches couleurs ne reparurent plus. Les jours, les semaines s'écoulèrent sans apporter aucun soulagement à ses peines. On eût dit qu'elle était toujours dans l'attente d'un grand événement ;

quand elle travaillait à côté de sa mère, le plus léger bruit la faisait tressaillir ; si un chaland eût trait à l'improviste dans le magasin, elle se levait émue et frémissante. Souvent on la rencontrait dans la maison ou dans le jardin, les yeux baissés vers la terre, cherchant on ne savait quoi. Madame Brissot, après avoir tenté encore inutilement de lui arracher des aveux, observait avec inquiétude toutes ces bizarreries, et Richard Denison, qui venait chaque soir, s'en affligeait d'autant plus qu'il ne pouvait les comprendre.

VI.

LES MINES.

Nous laisserons la pauvre Clara se consumer tristement à Dorling, et nous accompagnerons le vicomte de Martigny aux placers d'or de B***.

On sait déjà qu'il y avait plus de quarante milles de Dorling aux mines ; mais un pareil trajet n'était qu'un jeu pour l'excellent cheval de Martigny. Aussi le jour était-il encore haut quand le voyageur atteignit sa destination.

Pendant la marche il n'avait pas manqué de distractions, et, bien que la route traversât le plus souvent des pays incultes, elle était extraordinairement fréquentée. A chaque instant on rencontrait des troupeaux de bœufs et de moutons destinés à l'approvisionnement des placers, d'énormes chariots chargés de marchandises. Au milieu de ce tohu-bohu de véhicules et d'animaux, on voyait des voyageurs de tous costumes, de toutes nations, de toutes physionomies, quelquefois joyeux et chantant, plus souvent sombres et silencieux, qui allaient à B*** ou en revenaient. Les compagnons de route n'eussent donc pas manqué à Martigny s'il eût voulu faire un choix dans cette foule hétérogène ; mais son séjour en Californie l'avait mis en garde contre ces liaisons de grand chemin. La société lui paraissait singulièrement suspecte, et en passant auprès de certains groupes, il portait machinalement la main à ses armes, comme s'il eût songé qu'elles pouvaient lui devenir nécessaires.

Toutefois, quand il se trouva sur une hauteur qui dominait les mines de B***, il retint la bride de son cheval et se mit à contempler avec curiosité le tableau qui s'offrait à ses regards.

Devant lui s'enfonçait une immense vallée entourée de collines sablonneuses et traversée par un ruisseau dont les eaux, grâce à la saison des pluies qui venaient de finir, coulaient en ce moment à pleins bords. Vallée et collines avaient été autrefois couvertes de verdure, ombragées d'arbres magnifiques ; mais, depuis que la peste de l'or s'était déchaînée sur le pays, il avait été comme frappé de stérilité. Sauf un bouquet de mimosas qui s'élevait encore au centre du bassin, on n'apercevait plus sur les montagnes, dans la plaine au bord de ruisseau, ni un arbre, ni une broussaille, ni même le moindre brin d'herbe. Le sol tourmenté, fouillé, parsemé de trous et de monticules, était d'un jaune d'ocre du plus triste aspect ; et le soleil couchant, qui dardait obliquement ses rayons sur ce paysage nu et désolé, lui donnait l'apparence d'une de ces vastes souffrières dont les émanations répandent au loin les maladies et la mort.